

Le choc de la guerre du Kippour 1973

Pour les Israéliens, c'est la guerre la plus difficile jamais menée et la plus meurtrière. Ici un grand blessé.

Jérusalem dans la conscience juive

Un soldat raconte l'entrée des troupes israéliennes dans Jérusalem-Est :

Lorsque j'ai pleuré près du Mur, mon père, mon grand-père et mon arrière grand-père — tous nés au pays d'Israël — pleuraient avec moi, car ils n'avaient pas eu besoin de demander la faveur d'Abdallah pour venir y prier¹. Lorsque j'ai caressé les pierres du Mur, j'ai senti sous ma paume la chaleur de tous les coeurs juifs qui les ont réchauffées depuis si longtemps et pour l'éternité, car cette chaleur, tant qu'il y aura des hommes, ne s'affaiblira pas. J'ai vu, à côté du Mur des Lamentations, mes camarades dénués de tout sentiment de piété, élevés dans les kibbutzim dans le mépris des valeurs religieuses, réagir tout comme moi et se sentir transportés par la majesté

du lieu. Et puis soudain j'ai réalisé pleinement ce que je ressentais depuis quelques temps déjà, à savoir : le judaïsme est profondément ancré en nous, que nous soyons laïcs ou religieux, et l'éducation ne peut rien y changer.

1. La Vieille Ville et donc le Mur étaient inaccessibles aux Juifs sous le régime jordanien dont Abdallah avait été le premier roi.

Le septième jour. Interviews de combattants de la guerre des 6 jours, Plon éd., 1972, p. 129-130.

De la victoire de 1967 au statu quo

Golda Meir, ministre des Affaires Étrangères de 1956 à 1966, Premier ministre de 1969 à 1973, membre du Mapai, analyse le climat de l'opinion publique après la victoire :

La plupart d'entre nous avaient l'impression que l'aube d'un jour nouveau allait réellement se lever, que les Arabes — battus à plate couture sur le champ de bataille — accepteraient enfin, peut-être, de s'asseoir autour d'une table et d'en finir avec les différends qui nous séparaient.

Nous n'avions aucun sentiment de triomphe, rien qu'un immense élan d'espérance. Dans le soulagement pur et simple de la victoire, dans la joie de se retrouver vivant et relativement indemne, ébloui momentanément par les perspectives de paix, Israël tout entier s'accorda des sortes de vacances pour presque toute la durée de l'été (...)

— Bientôt, dis-je moi-même à mes petits-enfants, les soldats rentreront chez eux. Ce sera la paix. Nous pourrons aller en Jordanie et en Égypte. Tout ira bien.

Je le croyais sincèrement. Je me trompais. (...) Pour les Arabes, rien n'était changé. Si bien que les « fruits de la victoire », comme on dit, n'étaient plus que cendres, avant même d'avoir pu mûrir, et les beaux rêves de paix immédiate s'évaporaient. Mais si les Arabes n'avaient rien appris, il n'en allait pas de même avec nous. Nous n'étions pas prêts à recommencer les gymnastiques de 1956. Discuter, négocier, compromettre, concéder — oui, très bien ! Mais revenir à notre point de départ du 4 juin 1967,



Le choc de la guerre du Kippour 1973

Pour les Israéliens, c'est la guerre la plus difficile jamais menée et la plus meurtrière. Ici un grand blessé.

Jérusalem dans la conscience juive

Un soldat raconte l'entrée des troupes israéliennes dans Jérusalem-Est :

Lorsque j'ai pleuré près du Mur, mon père, mon grand-père et mon arrière grand-père — tous nés au pays d'Israël — pleuraient avec moi, car ils n'avaient pas eu besoin de demander la faveur d'Abdallah pour venir y prier¹. Lorsque j'ai caressé les pierres du Mur, j'ai senti sous ma paume la chaleur de tous les coeurs juifs qui les ont réchauffées depuis si longtemps et pour l'éternité, car cette chaleur, tant qu'il y aura des hommes, ne s'affaiblira pas. J'ai vu, à côté du Mur des Lamentations, mes camarades dénués de tout sentiment de piété, élevés dans les kibbutzim dans le mépris des valeurs religieuses, réagir tout comme moi et se sentir transportés par la majesté

du lieu. Et puis soudain j'ai réalisé pleinement ce que je ressentais depuis quelques temps déjà, à savoir : le judaïsme est profondément ancré en nous, que nous soyons laïcs ou religieux, et l'éducation ne peut rien y changer.

1. La Vieille Ville et donc le Mur étaient inaccessibles aux Juifs sous le régime jordanien dont Abdallah avait été le premier roi.

Le septième jour. Interviews de combattants de la guerre des 6 jours, Plon éd., 1972, p. 129-130.

De la victoire de 1967 au statu quo

Golda Meir, ministre des Affaires Étrangères de 1956 à 1966, Premier ministre de 1969 à 1973, membre du Mapai, analyse le climat de l'opinion publique après la victoire :

La plupart d'entre nous avaient l'impression que l'aube d'un jour nouveau allait réellement se lever, que les Arabes — battus à plate couture sur le champ de bataille — accepteraient enfin, peut-être, de s'asseoir autour d'une table et d'en finir avec les différends qui nous séparaient.

Nous n'avions aucun sentiment de triomphe, rien qu'un immense élan d'espérance. Dans le soulagement pur et simple de la victoire, dans la joie de se retrouver vivant et relativement indemne, ébloui momentanément par les perspectives de paix, Israël tout entier s'accorda des sortes de vacances pour presque toute la durée de l'été (...)

— Bientôt, dis-je moi-même à mes petits-enfants, les soldats rentreront chez eux. Ce sera la paix. Nous pourrons aller en Jordanie et en Égypte. Tout ira bien.

Je le croyais sincèrement. Je me trompais. (...) Pour les Arabes, rien n'était changé. Si bien que les « fruits de la victoire », comme on dit, n'étaient plus que cendres, avant même d'avoir pu mûrir, et les beaux rêves de paix immédiate s'évaporaient. Mais si les Arabes n'avaient rien appris, il n'en allait pas de même avec nous. Nous n'étions pas prêts à recommencer les gymnastiques de 1956. Discuter, négocier, compromettre, concéder — oui, très bien ! Mais revenir à notre point de départ du 4 juin 1967,





24 ▶
Un camp de réfugiés palestiniens.
Ici, en Syrie, en 1974.

mon ! (...) Nous étions amèrement déçus, mais il n'y avait qu'une réplique possible : Israël ne se retirerait d'aucun des territoires occupés, tant que les États arabes n'auraient pas mis fin une bonne fois pour toutes au conflit. (...) Ce n'est jamais un grand plaisir d'être comptable d'un gouvernement militaire, et aucun des Arabes de ces territoires n'aimait beaucoup voir les patrouilles israéliennes faire leurs rondes parmi eux. Mais l'armée se montrait juste le minimum requis. (...) De toute façon il ne s'agissait que de dispositions « intérimaires » ; nul Israélien sain d'esprit n'a jamais supposé que tous ces territoires dussent demeurer sous notre férule. Jérusalem, oui, resterait réunifiée ; mais un accord pourrait être passé concernant le contrôle musulman des lieux saints de l'Islam. Il faudrait tracer de nouvelles frontières entre la Jordanie et Israël. Il était improbable que le plateau du Golan fût rendu en son entier aux Syriens et que la totalité du Sinaï fût restituée sur-le-champ aux Égyptiens. La Bande de Gaza posait certainement aussi un problème. Mais il n'y avait pas la moindre raison d'établir la carte du nouveau visage du Moyen-Orient, ou même de nous disputer pour savoir quels territoires seraient rendus à qui, du moment que ces problèmes pouvaient être débattus avec les seuls gens qui y furent directement intéressés : nos voisins. Après tout, les territoires ne sont pas des colis qu'on renvoie par la poste.

G. Meir, *Ma vie*, Laffont éd., 1975.

22

Poésie et sentiment national palestinien

Mahmoud Darwish est l'un des poètes palestiniens les plus lus du monde arabe. Il vit en Israël jusqu'en 1970 mais après avoir été emprisonné à trois reprises, il choisit l'exil au Caire puis, jusqu'à l'être 1982 à Beyrouth. Le poème ci-dessous date de 1964.

Inscris !

Je suis arabe

Mes cheveux... couleur du charbon

Mes yeux... couleur de café

Signes particuliers :

Sur la tête un keffiyé avec son cordon bien serré (...)

Mon adresse :

Je suis d'un village isolé...
Où les rues n'ont plus de noms !
Et tous les hommes... à la carrière
comme au champ
Aiment bien le communisme
Inscris !
Je suis arabe
Et te voilà furieux !
Inscris
Que je suis arabe
Que tu a rafflé les vignes de mes pères
Et la terre que je cultivais
Moi et mes enfants ensemble
Tu nous as tout pris hormis
Pour la survie de mes petits-fils
Les rochers que voici
Mais votre gouvernement va les saisir
aussi
...à ce que l'on dit !

DONC

Inscris !
En tête du premier feuillet
Que je n'ai pas de haine pour les hommes
Que je n'assaille personne mais que
Si j'ai faim
Je mange la chair de mon Usurpateur
Gare ! Gare ! Gare
A ma fureur !

1. Allusion au village du poète, détruit pendant la guerre de 1947-1948.

M. Darwish, *Poèmes palestiniens*, Cerf éd., 1970, p. 12-13.

23

Le nationalisme palestinien dans les territoires occupés

Un Palestinien nationaliste de Cisjordanie raconte :

Mon fils Ghazi a continué ses études universitaires à Beyrouth et à Londres pour la comptabilité, maintenant il travaille en Arabie saoudite. Mon fils Fayçal travaille au Koweït. Un autre garçon fait ses études à l'université de Bethléem. Nous avons élevé nos enfants dans des sentiments nationalistes.

En 1967, ma première fille a été arrêtée et gardée en prison pendant six mois. Elle a connu toutes sortes de tortures.

Les Israéliens ont mis tous les membres de la famille plusieurs fois en prison, y compris ma femme et moi.

(...) Les Israéliens essaient de faire contre nous toutes sortes de pressions : ils refusent de nous donner la permission de sortir, ils ont muré la maison où nous habitons, nous sommes suivis dans la

rue (...). Nous résistons et nous allons résister malgré tout le mal qu'ils nous font. On ne partira pas. Ils parlent de l'autonomie pour les Palestiniens ; nous n'y croyons pas du tout et nous voulons un État palestinien. Israël n'en veut pas parce qu'ils pensent que ce serait la fin d'Israël mais ils ont tort ; nous pourrions avoir de bonnes relations de voisinage. En fait ils nous bombardent et ils veulent liquider le peuple palestinien mais nous sommes quatre millions.

Les gouvernements arabes, c'est la trahison. Qu'est-ce qu'ils font contre Israël ? Rien. Et les U.S.A. sont notre pire ennemi. Ils fournissent tout à Israël, du pain jusqu'aux avions ; ce sont des armes américaines qui servent à liquider les Palestiniens au Liban.

Si ce n'est pas notre génération qui libère la Palestine, ce sera la génération suivante, ou celle d'après. Écris-le !

Mémoires palestiniennes. La terre dans la tête, témoignages recueillis par Anwar Abu Eiseh, éd. Clancier-Guénau 1982, p. 119-120.

25 ▶
En 1967, un nouvel exode palestinien

Ci-dessous, le passage du Jourdain de la Cisjordanie vers la Jordanie.

